TEMPERATURE

Du 29 août 1900.

Thermomètre de S. & L. Glauber, Opticiens No. 142 rue du Canal, entre Carondelet et Bourbon

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	80	27
Midi.....	86	30
3 P. M.....	88	31
5 P. M.....	86	30

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 29 août — Indications pour la Louisiane — Temps —généralement beau jeudi et vendredi; vents légers du sud-est.

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quelqu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

L'Activité de notre Administration Urbaine.

Bon nombre de lecteurs ont été assez vivement surpris, il y a de cela deux ou trois jours, de trouver dans leur journal, à la colonne des faits divers, un paragraphe assez court, mais très significatif sur le recensement qui vient de se terminer à la Nouvelle-Orléans. Ce qui les a plus intéressés dans le paragraphe, c'est de voir le nom du maire mêlé à cette affaire. Pourquoi donc?

La question du recensement d'une ville comme la nôtre n'est-elle pas de la première importance, non seulement au point de vue économique, mais surtout au point de vue politique?

Qui ne sait que cette opération se fait, ici comme ailleurs, au nom des Etats-Unis, par les fonctionnaires des Etats-Unis, et que ce travail doit se faire plus ou moins au profit du parti qui est au pouvoir.

C'est incontestablement de l'intérêt des recenseurs choisis dans le parti républicain de diminuer autant que possible les chiffres du recensement dans les villes et les Etats qu'ils savent voués aux principes et à la politique du parti démocrate.

Le premier devoir d'un maire qui, comme le nôtre, est un démocrate de la vieille roche, n'est-il pas de défendre les intérêts de son parti et de sa ville natale? et ne devons-nous pas le féliciter de l'intérêt qu'il déploie en toute circonstance pour maintenir les intérêts, les droits et l'influence de son parti, non seulement dans la ville et dans l'Etat, mais dans le gouvernement général du pays.

Si nous insistons sur ce fait que peu de personnes ont songé à relever, c'est qu'il nous donne une idée assez juste de l'activité qui dévore le chef de notre administration. Il est à tout, il s'occupe de tout, rien n'échappe à sa perspicacité.

Hier encore, c'était la statue de Clay qui était en jeu. Les maladroits réformateurs qui l'ont privé de la grille qui l'entourait l'ont rendue plus dangereuse que jamais. C'était évident qu'elle devait disparaître de l'endroit où elle s'élève. Il y va de la sécurité publique.

Le maire n'a pas hésité un instant à se prononcer sur cette malheureuse question qui préoccupe depuis tant d'années l'administration et le public, et il a suffi d'une ou deux séances du conseil de ville pour en finir sur cette affaire.

La statue de Clay ira orner la place Lafayette, et tout le monde applaudira à cette mesure.

Voulez-vous rendre une ville brillante et prospère? donnez-lui une bonne administration; donnez-lui un bon maire, et vous la verrez se transfigurer et s'embellir à vue d'œil.

AUTOUR DE METZ.

Nous voici dans la pleine semaine des anniversaires glorieux autant que tragiques, écrit-on de Metz.

C'est du 14 au 18 août 1870 que se décide, autour de Metz, l'issue de la grande guerre.

Borny, Rezonville, Gravelotte, Saint-Privat, journées légendaires, épiques, qui acculèrent les armées du Rhin à Sedan et à Metz et aboutirent aux deux funèbres capitulations.

Mais nos armées peuvent les rappeler en tenant haut la tête, elles y furent superbes d'initiative, de courage et d'héroïsme. Elles s'imposèrent à l'admiration de l'ennemi implacable.

Et lorsque le regard de ceux qui survivent plonge dans ce passé qui date de trente ans à peine, ils sentent—ces vétérans!—vibrer en eux l'âme de la vieille race gauloise et la foi invincible dans la patrie!

Cette année, derrière la triple enceinte de murailles où elle est enfermée, la "Pucelle", demeurée pour tous les Français la capitale de la Lorraine, ne verra pas affluer, s'enivrer et trébucher les chauvins allemands.

C'était une habitude qu'ils avaient prise d'accourir de tous les points de l'Empire le dix-sept août, d'envahir les rues de Metz et d'y donner, avec l'exubérance la plus grossière, un libre cours à leur gallophobisme insultant et provocateur.

Ce jour là, le plus grand nombre des Messins fuyaient la ville, avec leurs femmes et leurs enfants, pour n'être pas les témoins forcément muets de cette débauche d'une soldatesque d'autant plus brutale qu'elle était ostensiblement encouragée dans son insolence par le gouvernement impérial.

Plus d'une fois—il y a deux ans, notamment—ceux qui étaient restés ne purent pas contenir leur indignation et il en résulta plus d'un conflit mortel.

Cette répétition scandaleuse et périodique du *Væ victis!* sera épargnée à Metz en 1900.

Un comité s'était cependant formé entre les Tudesques les plus enragés pour imprimer à cet anniversaire un plus bruyant éclat, qui eût été comme un sarcasme jeté à notre Exposition universelle.

Des réductions de prix avaient été sollicitées de l'Etat pour faciliter l'arrivée en masse des *Kriegvereiné*. Trois généraux en retraite du 16e corps allemand devaient être à la tête de cette démonstration agressive.

Un ordre soudain, imprévu, formel du Kaiser vient d'arrêter court ce beau zèle.

Cette année, dit textuellement la réponse du chancelier, le gouvernement ne participera à aucune manifestation "pouvant froisser une nation voisine".

Sans doute à cause de l'alliance contre la Chine. Mais après?

Il n'importe!

Nos vieux soldats de 1870 n'ont pas besoin d'une permission quelconque pour fêter leurs camarades morts au champ d'honneur et pour évoquer cette inoubliable épopée de Metz.

A Mars-la-Tour, aujourd'hui même, dans la petite église gothique échappée aux fureurs de la guerre, un comité local fera chanter une messe pour tous les officiers et soldats tombés dans les sanglantes batailles.

A la même heure se rassemblent à Paris, sous les voûtes de Notre Dame, les anciens combattants de Gravelotte: ceux-là, pour commémorer les hauts faits de leurs frères d'armes frappés au champ d'honneur, morts en captivité ou décédés depuis.

Gravelotte! de toutes les pages de cette lamentable campagne, la plus lugubre, où les nôtres, quoique en force numériquement double, plièrent sous le poids de 65,000 Allemands, flanqués d'une artillerie formidable.

C'est au surlendemain même de Gravelotte que Bazaine, suspendant sa marche, se faisait écraser par les masses germaniques sur les incomparables positions de Saint-Privat et du Point-du-Jour, comme s'il avait eu hâte d'aller se réfugier et s'enterrer sous les murs de Metz, jusque-là immaculée.

Mais ni la justice de l'histoire, ni la fidèle mémoire des combattants ne doivent abdiquer devant le résultat plus ou moins fatal des collisions humaines.

Ce qu'elles doivent et ce qu'elles veulent en retenir, c'est la fermeté, la force d'âme, la fougue, l'indéfectable bravoure de nos troupes. Elles avaient cent fois mérité la victoire!

Quelle charge plus héroïque que celle du général Legrand, galopant à la tête de ses cavaliers, à Rezonville, dans un drame équestre, poignant, brandissant son épée, poussant le cri fameux: *"Du sabre! Du sabre!"* et lançant contre six régiments de cavalerie allemande trois régiments français de hussards et de dragons!

La mêlée est furieuse. Le nombre accable nos soldats.

Le général de Montaigu est blessé et le général Legrand, ramenant en avant ses dragons, meurt foudroyé dans son offensive héroïque.

Le destin se déclarait décidément contre nous. Bientôt nos escadrons se confondent. Les habits bleus des dragons de l'Impératrice les font prendre pour des lanciers d'Oldenbourg. On ne s'y reconnaît plus et les sabres frappent au hasard.

Jamais on ne vit rien de pareil à cette entretuerie de huit mille cavaliers!

Cette bataille de Rezonville dura onze heures. C'était une hécatombe qui rappelait Eylau et la Moskowa.

De notre côté, s'il faut en croire les relevés allemands, 879 officiers et 16,128 soldats jonchaient le sol ou encombraient les ambulances, tandis que l'ennemi accusait 15,795 hommes hors de combat.

La proportion des officiers généraux et supérieurs sacrifiés était accablante.

Mais nous n'avions perdu ni un canon ni un drapeau et nous avions enlevé aux Prussiens le drapeau du 16e régiment d'infanterie et l'un des étendards de la brigade de Bredow!

Pourquoi le maréchal Bazaine, qui estimait "la journée aussi bonne pour nous que celle de Borny", n'en profita-t-il pas pour précipiter l'offensive au lieu de rester sur une défensive injustifiable?

La victoire décisive s'offrait à nous et nous la laissions échapper! Nous battions en retraite..

Saint-Privat, le 17 août, révélait dans son état major la même passivité invraisemblable.

Quand tout—et notre tempérament d'abord—nous commandait d'attaquer, nous demeurions inertes et expectants, en face des Prussiens dont la situation, suivant l'aveu de leur historiographe officiel, devenait "de plus en plus critique."

Il semble que nous ayons oublié, au moment psychologique, les charges irrésistibles de Magenta et de Solférino.

Cette immobilité donna aux Allemands le temps de recevoir des renforts. Soixante-quinze mille hommes de troupes fraîches, servies par 240 bouches à feu, enveloppent Canrobert, qui ne dispose que de 35,000 hommes et de 100 canons.

Il aurait fallu une poussée formidable en avant de toutes nos forces pour sauver l'armée. Mais le chef était absent, le commandement était épars, et le mot d'ordre systématique était de ne pas se risquer dans l'attaque.

Si, vers sept heures du soir, la garde eût été lancée contre la première armée déjà en déroute, Steinmetz était perdu.

Qui peut mesurer les conséquences qu'aurait eues sur la campagne une victoire de notre drapeau dans cette journée, où 300,000 hommes auraient été aux prises.

La garde royale prussienne y fut hachée en morceaux.

Ah! elles ont raison, les générations actuelles, de se joindre à leurs devancières pour célébrer ces journées successives autour de Metz, qui forment les chaînons d'une même bataille et qui auraient dû sonner la défaite irrémédiable des armées allemandes.

Là fut le nœud de la guerre.

Vainqueurs à Rezonville et à Saint-Privat, comme nous l'avions été — d'un avis unanime — à Borny, la France gagnait l'effroyable partie engagée contre son indépendance, contre sa nationalité.

Il faut gémir de cette inclémence cruelle du hasard des batailles. Mais aussi on ne saurait trop scruter et élucider les causes qui changèrent un succès si possible en une déroute, hélas! si certaine et qui ne fit plus que s'accentuer.

Au moins pouvons-nous être fiers des vertus de notre armée, des prodiges qu'elle accomplit, des légitimes terreurs qu'elle inspira à l'ennemi au milieu même de ses triomphes indécis et inespérés.

La semaine de Metz est pour la France l'une des plus grandioses et des plus instructives, dont on puisse reconstituer le tableau.

UN DÉMENTI

DU

GÉNÉRAL ANDRE.

M. Charles Bos, député ministériel de Paris et rédacteur en chef du *Rappel*, avait pris hier matin pour sujet de son article M. le colonel Bougon, commandant le 3e spahis à Batna, et tout en annonçant que cet officier était mis en disponibilité par retrait d'emploi, M. Charles Bos ajoutait à cette nouvelle les commentaires qu'on trouve habituellement sous la plume des amis de Dreyfus quand ils s'occupent de l'armée. De l'information donnée comme officielle par M. Charles Bos, celui-ci fournissait l'explication suivante: le colonel Bougon aurait écrit une lettre violente au commandant en chef du 19e corps d'armée; déjà même M. Charles Bos félicitait chaleureusement le ministre de la guerre de cet acte de vigueur, et terminait par le couplet laïque et obligatoire sur "l'armée de Coblentz".

Or, dès que le ministre de la guerre eut connaissance de l'article du *Rappel*, il envoya à l'*Agence Havas* une note sèche et tranchante ainsi libellée:

Un journal du matin annonce que le colonel Bougon, commandant le 3e régiment de spahis a été privé de son emploi. Cette information est inexacte.

En outre, à tous les journalistes qui se présentèrent dans la matinée rue Saint-Dominique, M. le général André fit répondre qu'il n'avait pas eu à s'occuper du cas de M. le colonel Bougon, par la bonne raison que cet officier n'était nullement coupable de l'acte que lui attribuait gratuitement M. Charles Bos.

Mais alors, quel est le membre du gouvernement qui s'est servi du tube lance-torpilles de M. Charles Bos pour mettre en circulation une nouvelle non seulement tendancieuse mais fausse en tous points? Personne n'ignore que le député socialiste de Paris a ses grandes et petites entrées chez certains ministres qui forment ce qu'on est convenu d'appeler l'extrême gauche du cabinet, et que, de ce côté, il récolte journellement des indications sérieuses. Cette fois cependant, M. Charles Bos a manqué de prudence et de précision: *il a recueilli chez un ministre civil*, qui prenait sans doute ses désirs pour la réalité, une nouvelle que seul le général André avait qualité pour lui donner.

Et, précisement, le ministre de la guerre déclare qu'il n'a pas vu M. Bos et que son information ne repose sur rien. Quel a donc été, dans la circonstance, l'inspirateur de M. Charles Bos? On affirme qu'il faut le chercher du côté de ceux qui servent de phonographes à M. Henri Brisson et bornent leur ambition à ne fonctionner que comme appareils enregistreurs des décisions du Grand-Orient. D'autre part, le démenti infligé à un journal ultra-ministériel par M. le général André témoigne d'abord que celui-ci est disposé à respecter le pact intervenu entre le général Brugère et lui, à savoir que désormais il ne touchera à l'armée que d'accord avec le généralissime et qu'ensuite certains ministres commencent à se tirer dans les jambes, ce qui n'est pas pour nous déplaire.

Le ministre de la guerre s'est donc montré, pour le cas du colonel Bougon, très froissé qu'un ami du gouvernement ait prétendu l'engager à son insu en donnant comme prise une mesure disciplinaire dont il n'a jamais été question, et le ministre compte, paraît-il, s'en expliquer avec ses collègues au prochain conseil.

Il ne reste donc de l'information "inexacte" du *Rappel* que les injures et les calomnies lancées contre un officier impeccable qui, à Batna comme à Paris, est l'homme du devoir sans phrases et de l'abnégation parfaite.

Mais ces injures et ces calomnies n'ont pas d'autre importance: elles sont la monnaie courante dont se servent ceux qui ne se révèlent militaristes passionnés que lorsqu'on met un général allemand à la tête d'un corps expéditionnaire français.

Le 15 août à Paris.

Le 15 août a eu lieu, à Notre-Dame de Paris, sous la présidence du cardinal Richard, la procession des Grandes Reliques de la Passion: couronne d'épines, morceaux des clous et du bois de la vraie croix.

La couronne d'épines fut offerte au roi Louis IX par l'empereur latin Baudoin II, qui demandait son alliance pour conserver le trône de Byzance. Le roi alla recevoir à cinq lieues de Sens le précieux présent et le rapporta à Paris pieds nus, tête nue. C'est un sujet souvent reproduit dans les anciennes tapisseries, les vitraux et, de nos jours, dans plusieurs toiles de maîtres.

Saint Louis, ayant plus tard acquis un fragment de la vraie Croix, voulut loger dignement ces deux reliques, et un artiste de génie fit surgir du sol, sur son ordre, la plus merveilleuse des châsses de pierre, la Sainte-Chapelle,—chef d'œuvre non surpassé de l'architecture gothique. A mi-hauteur de la flèche de ce monument, une couronne est placée, telle une bague d'or au doigt d'une épousée; c'est un rappel de son origine.

Quant aux clous, Milan, Rome, en possèdent aussi. Constantin, lors du retour de sa mère, l'impératrice Hélène, en avait fait façonner un comme leuron central de son diadème. La cathédrale de Saint-Siffren, à Carpentras, jadis ville papale, en montre un de forme plus modeste, mais très intéressante. Il constitue un énorme étrier, un de ces étriers sur lesquels se dressaient debout les barons chrétiens, dans leurs terribles duels, corps à corps, avec les cavaliers de l'Islam.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

UNE PREMIERE.

Un véritable événement, hier, au Parc Athlétique: la première représentation d'une opérette nouvelle, absolument nouvelle, et qui plus est, écrite, composée par un musicien de la Nouvelle-Orléans, non seulement né, mais élevé ici et ayant fait ici, sous des maîtres de premier ordre toutes les études voulues pour devenir un vrai musicien, un compositeur de talent. Nous voulons parler de la "Princesse Olga", œuvre de M. Crusel. La partition est charmante, pleine de verve et de finesse; elle fait le plus grand honneur à son auteur, et nous espérons bien revenir sur cette représentation qui a eu un succès bien mérité et qui sera de longue durée.

WEST END.

En outre du vitagraphe dont les vues ont toujours tant de succès: en outre des variétés qui sont constamment des plus attrayantes, le West End nous a donné un [illegible] dans lequel figuraient les [illegible] œuvres de Boieldieu, Rossini, Wagner, Sc[illegible] en avait, comme on [illegible] tous les goûts et de toutes les.

L'ESPRIT DES AUT[illegible]

Rosalie, la nouvelle cui[illegible] est très sensible, et se met [illegible] rer à la moindre observa[illegible] sa maîtresse. L'autre jour, [illegible] disait à son mari:

—Cette fille est ridic[illegible] viens encore de la trouver [illegible] train d'arroser la cuisine de [illegible] larmes.

—Quel dommage que nous n'[illegible] l'ayons pas eue pendant la dise[illegible] te d'eau!

Petit jeu des définit[illegible] Biberon.—Adjoint aux [illegible] res!

La beauté se rapporte au sa[illegible]

Un rang par donne une peau unie, [illegible] pas de beauté sans cela. Le C[illegible] Candy Cathartic épure le sang et [illegible] ainsi un stimulant le foie paresseux [illegible] minant du corps toutes les impuretés. [illegible] ces dès aujourd'hui à vous débarra[illegible] boutons, clous, taches, points noir[illegible] teint bilieux et maladif en pressant C[illegible] —beauté pour dix sous. Chez tous [illegible] macieus, satisfaction garantie, 10c[illegible] 50c la

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEA[illegible]

Trois Editions Disti[illegible]

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomada[illegible]

Edition du D[illegible]

ABONNEMENTS PA[illegible] D'AVANCE:

EDITION QUOTIDI[illegible]

Pour les Etats-Unis, port compr[illegible]

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....

Pour le Mexique, le Canada et [illegible] ger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..

EDITION HEBDOMADA[illegible]

Paraissant le Samedi m[illegible]

Pour les Etats-Unis, port compr[illegible]

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..

Pour le Mexique, le Canada et l'Etra[illegible]

4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..

Les abonnements partent du 1er et du [illegible] mois.

EDITION DU DIMANC[illegible]

Cette édition étant comprise dans [illegible] édition quotidienne, nos abonnés y o[illegible] droit. Les personnes qui veulent s'y [illegible] vent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs [illegible] en MANDATS-POSTAUX ou [illegible] TES SUR EXPRESS.

Librairie Françai[illegible]

MEYER-MURCH[illegible]

156 WEST 28TH STR[illegible]

NEW YORK.

Correspondant-dépositaire du Petit [illegible] nal,

Abonnements au "Petit Journal", [illegible] Parisien" avec suppléments et [illegible] aux et publications de France et d'E[illegible] Romans français non [illegible] Déc[illegible]

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragédie de l'Amour.

II

LANTUR, LANTURETTE ET LANTURLU.

(Suite.)

—Il ne faut pas se dépêcher, dit Gilbert, il y aura peut-être du nouveau cette nuit.

Lahache et les autres étaient entrés dans l'entresort de la belle Isabelle et, là, tenaient sans doute un conciliabule.

Un quart d'heure après, les enfants paraissaient plongés dans le plus profond sommeil; Lahache sortit, alla inspecter les lits, fit un signal vers l'entresort et entra dans la baraque avec Isabelle et Gabarit.

Vers neuf heures, au milieu du vacarme assourdissant de la fête, Boileau se présenta. On le guettait. La porte-draperie, sur l'estrade, fut écartée discrètement et le mendiant disparut dans l'intérieur.

La voiture était remisée entre le mur d'une grange et la toile de la baraque. Les enfants étaient couchés au niveau des piquets qui retenaient la toile.

—Attention, dit Gilbert, maintenant que nous avons entendu, il faut voir....

Ils sortirent de leurs lits-tiroirs, se glissèrent, réunirent leurs efforts pour arracher un piquet et n'y parvinrent pas.

Alors Gilbert, avec son couteau, décousit la toile et l'écarta doucement.

Ainsi, ils purent voir, couchés au ras du sol, invisibles dans l'obscurité.

Deux quinquets à huile fumaient au milieu de la baraque. Cela suffisait pour éclairer, quoique d'une lumière douteuse et incertaine, tremblotante à tous les vents coulis, la physionomie des quatre personnes qui se trouvaient là.

Elles parlaient à voix basse, mais les enfants avaient l'oreille fine.

—Je vous ai vus, disait Mal-Nommé; vous sortiez des Grandes-Roches....juste à l'heure où Girodias a été assassiné....Les assassins, c'est vous....

Lahache et Gabarit étaient tout frémissants.

Isabelle pleurait et se lamentait.

Lahache répondit:

—C'est vrai, nous étions aux Grandes-Roches....On ne peut pas nier, puisque vous nous avez vus.... C'est vrai, aussi, que nous pourrions expliquer difficilement ce que nous allions y faire....Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ce n'est pas nous qui avons tué Girodias....

Boileau haussa les épaules.

Ensuite, ils parlèrent à voix plus basse, comme s'ils s'étaient défiés qu'on les écoutât. Isabelle même fit le tour de la baraque, sortit sur la parade. Les enfants se glissèrent dans leurs tiroirs, Isabelle rentra. Ils ressortirent.

Mais ils n'entendirent plus rien. La discussion pourtant continuait, très animée. On semblait débattre un prix, fixé par Boileau, et que les autres feignaient de trouver ou trouvaient trop élevé.

Enfin, les acrobates parurent se rendre.

On était tombé d'accord.

Tel fut le récit des enfants à Colette.

—Colette écoutait, haletante, sa vie suspendue aux lèvres des petits mendiants.

—Est-ce tout? dit-elle.... N'avez-vous donc plus rien à m'apprendre?

—Ce n'est pas tout.

—Parlez! Ah! parlez vite!

—La belle Isabelle était sortie, sans doute pour chercher de l'argent. Quand elle revint, elle apportait une poignée de billets de banque.

—Des billets de banque de mille francs, dit Jeannette.

—Elle tendit la liasse à Boileau qui se jeta dessus comme un chien affamé se jette sur un morceau de viande.... Il poussait des exclamations sourdes, il râlait....il appuyait les fafiots sur son cœur, il était comme fou....

—Il les a comptés?

—Oui, oh! oui.... plusieurs fois....

Combien y en avait-il?

—Il y avait vingt billets de mille francs....

Les quatre cent vingt mille francs apportés à Girodias par la duchesse de Villefort lui avaient été versés en billets de mille francs'

Colette n'ignorait pas ce détail.

Ce sont eux, murmura-elle; ah! les misérables, les misérables...

—Mademoiselle, dit Jeannette, il nous reste encore une chose à vous dire. Nos maîtres plièrent bagages le mardi de la fête, après nous avoir réglé nos comptes.

—Et savez-vous ce qu'ils sont devenus?

—Nous n'en avons jamais entendu parler.

—Il faut les retrouver coûte que coûte.

—Puisqu'il le faut, nous vous y aiderons.... Je vous ai dit que ma vie était à vous.... Je serais trop heureuse de vous la donner....

—Et nous ferons comme Lanturlette, mademoiselle, firent les deux petits.

—Je dois pourtant vous dire, mademoiselle, que si vous cherchez le meurtrier de Girodias, ce n'est pas en retrouvant nos anciens maîtres que cela vous fera connaître l'assassin....

—Pourquoi? L'accusation n'est-elle pas claire?

Jeannette et ses petits camarades secouèrent la tête.

—Nous en avons souvent parlé entre nous...Gabarit et Lahache ont protesté qu'ils n'avaient pas tué Girodias....Il faut les croire....Ils l'ont volé; sûrement, s'ils l'avaient tué, ils l'auraient dit....

—Qui sait? par surprise? pour se défendre?

—Non....

—Une preuve?

—Une parole échangée le lendemain entre nos maîtres et que j'ai surprise....

—Cette parole?

—Lahache disait: "Mais enfin, qui l'a estourbi, le vieux? Ce ne peut pas être Villefort, puisque, paraît il, Villefort n'est allé aux Grandes Roches qu'entre six et sept heures, après nous....alors qui?"

Eux aussi, on le voit s'adressaient l'éternelle question devant l'éternel problème.

—Et que répondait Gabarit? demandait Colette.

—Gabarit répondait: "Qui? Je m'en moque. Mais celui-là a fait une sale besogne....Motus, copain, et filons du pays!"

Colette resta longtemps pensive.

Elle éprouvait un moment de découragement.

Est-ce que l'effort qu'on allait tenter du côté de ces saltimbanques n'amènerait pas à l'éclaircissement complet du mystère?

Quel acharnement le hasard mettait à embrouiller les fils de ce drame!

Mais son découragement dura peu.

Quelle que fut la part prise par Gabarit et Lahache dans le meurtre, il y avait intérêt pour le duc à les retrouver.

Colette admettait que les deux acrobates ne fussent pas les meurtriers.

Mais ce meurtre n'avait pas été la seule accusation portée contre Horace.

On l'avait accusé aussi d'être un voleur, lorsqu'on avait retrouvé dans le foyer les créances brûlées, sans qu'aucune somme, dans le coffre-fort de Girodias, vînt prouver qu'il y ait eu règlement de compte.

Gaston et Pierre avaient des renseignements [illegible] créances, fixé à peu près le [illegible] tal qui était dû par Villef[illegible] leur père.

Au Conseil de guerre, [illegible] faisant fonction de ministère [illegible] blic, avait dit dans son réc[illegible] toire, en arrivant à ce dét[illegible] la mystérieuse affaire:

"Girodias était possesseu[illegible] nombreuses créances sur V[illegible] fort et il a dû mettre celui-ci [illegible] demeure de payer dans un [illegible] tain délai. Au jour dit, Vi[illegible] s'est présenté. Soit qu'il [illegible] tât l'argent nécessaire a[illegible] de ces créances, soit qu'[illegible] dit seulement l'apport[illegible] ci furent examinées san[illegible] par le créancier et le dé[illegible] lorsqu'elles furent étalé[illegible] bureau et qu'il n'y manq[illegible] rien, Villefort tua Girodi[illegible] derrière et anéantit ses [illegible] papiers qui portaient s[illegible] ture.... C'est ainsi que l[illegible] dut se commettre [illegible]"

Expliquer au Conseil de [illegible] re dans quelles conditions [illegible] quatre cent vingt mille [illegible] avaient été versés par la du[illegible] se n'eût point détruit cette [illegible] sation, qui, au contraire, [illegible] appuyée d'un fait [illegible] disparition de ces quatre [illegible] vingt mille francs.

Mais ce que la justice igno[illegible] les Villefort le savaient; ils s[illegible] vaient que cette somme avai[illegible]